

Martin Eden : un contresens de la critique

Visionné la superbe adaptation du [*Martin Eden* de Jack London](#) par Pietro Marcello, réalisateur et auteur du scénario en compagnie de Maurizio Braucci, scénariste expérimenté (une vingtaine de films depuis 1996). Et lu aussitôt, non sans surprise, les critiques qui lui ont été consacrées. Elles sont généralement flatteuses, et le fait que certaines soient franchement défavorables, comme celle du journal *La Croix*, est rassurant : dans ce domaine, l'unanimité m'a toujours paru très suspecte. Mais l'interprétation unanime du personnage de *Martin Eden* me semble erronée.

Le roman américain, dont l'action se déroule à San Francisco, est hardiment transposé à Naples. Un titre ironique tourne en dérision « Martin Eden : *Jack London adapté à la sauce napolitaine* » ([*Courrier international*, 04/09/2019](#)). Pourquoi pas, si la sauce est bonne ? La mise en scène, baroque, recourt tantôt au style habituel des drames italiens, utilisant avec brio tout le charme du grand port, de ses demeures patriciennes, des humbles intérieurs, des places et des cours des quartiers populaires évoqués dans la tradition néo-réaliste, tantôt à des inserts mystérieux (le grand voilier), tantôt à des évocations très felliniennes de la *commedia dell arte* (la danse des deux enfants). Elle est admirablement servie par des acteurs de premier ordre : Luca Marinelli a bien mérité son prix d'interprétation, lui qui parcourt avec force les étapes successives de Martin Eden, incarnant le jeune marin bien dans sa peau, puis l'écrivain famélique, enfin l'auteur à succès paradoxalement plongé dans la déchéance par sa réussite, ; Jessica Cressy, sous le nom d'Elena Orsini, la Ruth Morse du roman, est l'interprète parfaite de sa bien-aimée, sage jeune fille de bonne bourgeoisie, très belle, fine, cultivée et vraiment amoureuse de

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours IX

son matelot dont elle voudrait, en parfaite conformiste, faire un bourgeois présentable ; Carlo Cecchi paraît être né pour incarner Russ Brissenden, le poète maudit du film et du roman. Disons tout de suite que le scénario suit très fidèlement la trame du roman, la seule différence notable portant sur les circonstances de temps et de lieu. L'action du roman est contemporaine de son écriture (1909), celle du film se déroule dans l'entre-deux-guerres ; le suicide, se produit après l'annonce d'une déclaration de guerre, sous les regards indifférents et vides d'immigrés, dans le film – cette achronie, qui souligne le bégaiement de l'Histoire, ne dérangera que les esprits paresseux – et dans le roman au cours d'une traversée qui doit conduire notre héros dans une île du Pacifique où il a, un instant, espéré refaire sa vie : « *Il allait partir dans les mers du Sud ; il construirait sa maison de verdure, ferait le commerce des perles et du copra, sauterait les récifs dans de frêles pirogues, pêcherait le requin et la bonite et chasserait la chèvre sauvage sur les pics qui surplombent la vallée de Taiohae.* » (Martin Eden, p. 722) Bien entendu, ces modifications ne sont pas sans effet sur le message du film, assez éloigné, comme on verra, de celui du roman, de même que l'un et l'autre s'opposent à l'interprétation de la critique, unanime, me semble-t-il, à attribuer le suicide de Martin au remords d'avoir « trahi sa classe ».

J'en ai été surpris, rien dans le film ne me l'ayant suggéré. Après tout, si la fréquentation de grands bourgeois conduit Martin Eden à découvrir la littérature et à se vouloir écrivain, ce qui l'éloigne de sa classe, il vomit l'argent qui afflue quand le succès lui vient, et refuse d'entrer par le mariage dans une famille qu'il n'a cessé d'invectiver mais que sa réussite matérielle fait passer du rejet au désir de se l'annexer ; au contraire, il se sent toujours à l'aise avec ses anciens amis. Je me suis donc mis en devoir de lire le roman

de Jack London, pour y trouver une trace de cette trahison. J'ai d'abord noté que le texte, qui n'est pas, et de loin, du meilleur London, paraissait terne et anémique après l'éblouissement du film, ce qui explique sans doute que ceux qui avaient aimé le roman dans leur jeunesse aient été choqués par sa flamboyante adaptation. Une rapide recherche m'a fait trouver six occurrences seulement du syntagme *trahi*, cinq si l'on élimine la métaphore « *l'enthousiasme que pouvait trahir sa voix* », dont deux s'appliquent à Arthur, le frère de Ruth à qui il a porté secours et qui l'a présenté à sa famille comme « *un sauvage* », et deux à Ruth qui a rompu parce qu'il refusait d'entrer dans le moule bourgeois.. Lui-même a l'impression, par son succès éditorial, d'avoir trahi... son ami Russ Brissenden. Mais jamais il ne se reproche de trahir sa classe. Au contraire, il finit par renvoyer dos à dos prolétaires et bourgeois : « *Et il ne put trouver aucun lien de camaraderie entre lui et ces brutes aux faces stupides, aux cerveaux de ruminants. Il était au désespoir. Là-haut, personne ne tenait à Martin Eden pour lui-même, en bas il ne pouvait plus supporter ceux qui l'avaient accepté autrefois.* » (p. 711). Alors, au lieu de répéter paresseusement ce que d'autres ont dit, retournons au livre pour y trouver la réponse, que Jack London a fournie très clairement. D'abord, comme dans *Les Choses* de Georges Perec, il éprouve la déception que peut apporter la réussite, quand elle n'est que matérielle : « *En ces temps-là, quand il grimpait hors du gouffre étouffant par l'échelle de fer et qu'il apercevait les passagers, [...] il lui semblait, pour le moins, apercevoir un coin du paradis. Aujourd'hui, [...] il errait vainement à la recherche du paradis perdu.* » (p.731-732) Surtout, il a le sentiment orgueilleux d'avoir été floué, de n'être pas reconnu pour sa valeur : « *C'était la bourgeoisie qui achetait ses livres, qui remplissait d'or ses poches et, d'après ce qu'il savait d'elle, il lui semblait difficilement admissible qu'elle pût apprécier sa littérature et la comprendre [...] Il n'était que le caprice de l'heure, l'aventurier qui avait cambriolé le*

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours IX

Parnasse pendant le sommeil des Dieux. La foule le lisait, le portait aux nues, avec la même stupide incompréhension qui lui avait fait mettre en pièces Éphémère, de Brissenden. La meute de loups le léchait, au lieu de l'égorger, voilà tout : C'était une question de chance. » La contre-épreuve est l'obscurité dans laquelle a vécu et est mort Brissenden, dont le poème génial *Éphémère* n'a rencontré qu'incompréhension : « *Une seule chose demeurerait évidente : Éphémère dépassait de beaucoup tout ce qu'il avait jamais écrit, tout ce qu'il pourrait jamais écrire...* » (p. 670-671). La seule trahison de Martin Eden est de l'avoir publié contre la volonté de son ami, mort avant qu'il puisse lui annoncer sa publication. Il faut donc se demander quelle est la relation de Martin Eden à la conscience de classe et au socialisme.

C'est sur ce point que le film diverge du roman au point de s'y opposer. Des socialistes y sont bien présents : Martin Eden les découvre dans la personne de son ami, le poète Brissenden, qui l'entraîne à un meeting ouvrier et le pousse à y prendre la parole : « *Vous vous demandez pourquoi je suis socialiste ? Je vais vous le dire. C'est parce que le socialisme est inévitable ; parce que le système actuel est déraisonnable et pourri [...] Bien entendu, je déteste la foule ; mais que faire ? N'importe quoi est préférable aux timides pourceaux qui nous gouvernent.* » (p. 583-584). L'adhésion de l'auteur d'*Éphémère* n'est donc qu'un pis-aller, on croirait entendre le discours populiste d'aujourd'hui. Pourtant, il tente d'entraîner le jeune autodidacte : « *Voyez-vous, j'aimerais vous voir devenir socialiste avant de mourir. C'est la seule chose qui vous sauvera de la désillusion qui vous attend.* » (p. 582) Peine perdue, Martin Eden a reçu l'illumination. Il a découvert la théorie de l'évolution à travers les thèses de Herbert Spencer qui alimenteront ce qu'on a appelé le darwinisme social et donneront un fondement pseudo-scientifique aux théories racistes des nazis : « *L'orateur, juif intelligent, excita l'admiration de Martin, en même temps*

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours IX

que son esprit de contradiction. Les épaules voûtées, la poitrine étroite, il affirmait assez son extraction et sa race et Martin ressentit puissamment la lutte centenaire des faibles, misérables esclaves, contre la poignée d'hommes qui les gouvernent et les gouverneront jusqu'à la fin des siècles. Pour Martin, cet être ratatiné était un symbole. Il représentait vraiment toute cette lamentable masse de chétifs, d'incapables, qui périssent selon les lois biologiques, parce qu'ils n'ont pas la force de lutter pour vivre. C'est le déchet. En dépit de leurs raisonnements philosophiques et de leurs ruses, la nature les rejette, pour choisir l'homme exceptionnel. » (p.584). Cet homme exceptionnel, qui prendra vngt-cinq ans plus tard la figure inattendue d'un petit homme bouffi et moustachu, ce n'est bien sûr pas ce que le socialiste London appelle de ses vœux. En fait, il exorcise une partie de lui-même : ses romans d'aventures montrent son attirance pour la force, et il a été séduit un temps par Spencer et son exaltation de l'individualisme, comme Martin Eden : « Je suis réactionnaire, tellement réactionnaire que mes opinions ne peuvent que vous être incompréhensibles, à vous qui vivez dans le mensonge d'une organisation sociale truquée et dont la vue n'est pas assez perçante pour découvrir ce truquage. Vous faites semblant de croire à la suprématie du plus fort et aux lois du plus fort. Moi, j'y crois. Voilà la différence. [...] Alors, je me suis retourné vers l'aristocratie. Ici, à cette table, je suis le seul individualiste. Pour moi, l'État n'est rien. J'attends l'homme fort, le Chevalier sans peur qui viendra sauver l'État de ce néant fangeux. Nietzsche avait raison... » (p. 573-574). Mais il a compris que cette idéologie mortifère ne pouvait conduire qu'au suicide. Celui de Martin Eden préfigure celui des dirigeants nazis. En fait, Martin est aussi l'une des premières victimes de la société du spectacle, et de cela, il est pleinement conscient : « Et une logique implacable l'amena enfin à conclure qu'il n'était rien, absolument rien. Mart Eden le voyou, Mart Eden le marin avaient existé, eux : mais Martin Eden, le célèbre écrivain, n'existait pas. Martin Eden, le célèbre écrivain, n'était qu'une illusion créée

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours IX

par l'imagination de la foule. Mais il ne s'y laissait pas prendre. Il n'était pas cette idole que la foule adorait et à qui elle offrait de la nourriture en sacrifice propitiatoire. Il ne marchait pas. » (p.690). C'est d'ailleurs l'un des aspects du roman qui ont séduit Pietro Marcello. « *Martin Eden me fascine car, comme Jack London, c'est une victime de l'industrie culturelle. Avec ce film, je tenais à proposer un voyage à travers le XXe siècle. Au fond c'est un film sur nos batailles manquées. Qui aurait pensé il y a quarante ans qu'on parlerait aujourd'hui de souverainistes, de populistes, de fascistes ?* » (interview à *Transfuges*).

Travaillant au fil des jours, c'est dans des interviews accordées par Pietro Marcello à des médias de gauche que j'ai trouvé l'origine de l'idée selon laquelle Martin Eden serait traître à sa classe : « *À la fin du film, le jeune idéaliste se rend compte que le succès lui a fait trahir la classe sociale dont il est issu.* » Cette phrase est placée juste avant la précédente citation de *Transfuges* et se retrouve en conclusion d'une autre interview, à *Libération* : « *Et c'est avant tout un film sur la trahison de classe, la question de l'appartenance, parce que la lutte des classes existe encore aujourd'hui. Martin Eden trahit sa classe, qui est le sous-prolétariat.* » Ici, le réalisateur trébuche : si vraiment Martin Eden appartient au sous-prolétariat, allié naturel du capitalisme le plus répressif qui y puise ses sbires, il a bien fait de trahir ! Mais je crois qu'en bon commerçant, Marcello a tout simplement suggéré après coup une interprétation destinée à plaire à ses interlocuteurs et à laquelle il n'avait pas vraiment pensé. On ne la retrouve pas quand il s'adresse au journaux *Le Point* et *Les Échos*, s'adaptant sans se renier à son public. En tous cas, elle a peu d'intérêt, comparée à tous les autres commentaires qu'il fait de son œuvre. Qu'on nous pardonne d'en citer encore quelques uns :

– à *Libération* : « *Evidemment, le personnage me touche parce que c'est un autodidacte, parce qu'il se fabrique lui-même dans ce rapport à la culture ;*

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours IX

mais c'est aussi un héros négatif de notre temps, quelqu'un qui a perdu tout contact avec la réalité, une incarnation de l'hédonisme, du narcissisme, de l'individualisme modernes, une sorte de rockstar. On accompagne son personnage jusqu'au terme d'un parcours qui le conduit à devenir quelqu'un d'autre, à se perdre. Après, on ne le reconnaît plus : pour moi ce n'est plus lui. » [...]

On voulait que la parabole du film, qui tord celle du livre, se situe dans l'affrontement avec une société différente, qu'il réponde à notre temps, soit une culture marquée par l'hédonisme et ce que décrit cette scène à la fin où l'on voit, d'un côté, les migrants et, de l'autre, les images d'un fascisme qui est toujours en cours, avec lequel on n'en a jamais terminé.

– au Point : *« Mon film utilise cette forme pour affronter le présent. Au bout du compte, on voit l'Europe d'aujourd'hui : Orban, Salvini, le Brexit..., quelque chose du fascisme, là aussi. Quelque chose de cyclique, qui m'inquiète profondément. [...]*

« Martin perd tout contact avec la réalité, avec la terre, avec les autres. Il coupe les ponts avec sa famille et il se retrouve sans attaches. Du coup, il n'a plus rien à écrire. Sa vocation artistique ne lui sert plus à rien. Il est perdu. »

– aux Échos

« J'ai voulu raconter l'histoire d'une déception. Celle d'un homme qui ne se reconnaît plus, victime du narcissisme de l'industrie culturelle [...] une société hédoniste où culture et individualisme font encore bon ménage »

Il faut convenir que ces propos sont infiniment plus convaincants que la fable de la « trahison de classe ». On trouvera aussi dans ces interviews beaucoup d'informations et de commentaires passionnants sur les choix qui ont présidé à l'esthétique très particulière de ce grand film. Le mieux est d'y renvoyer le lecteur.

Lundi 4 novembre 2019